

ROSE  
DE CONNIVAL,  
OU  
LA CHRONIQUE  
DE LA VALLÉE;

SUIVIE D'UNE NOTICE SUR AGNES SOREL,

PAR M. PH. DE PAS...,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES; AUTEUR  
D'HONORINE, DE ROSELMA, ETC.



TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ : { LECOINTE et DUREY, libraire, Quai  
des Augustins, n.° 49.  
PIGOREAU, Place St. Germain-l'Au-  
xerois.  
CORBET, Quai des Augustins, n.° 65.

A BLOIS; chez AUCHER-ELOY, libraire.

1824.

63596



## PREFACE DE LA NOUVELLE EDITION

*Toute chose conservée suffisamment longtemps devient intéressante.*

Vous tenez entre vos mains la première réédition de *Rose de Connival* depuis l'édition originale de 1824. Son auteur, Philibert-Jérôme Gaucher de Passac, a pris comme sujet d'inspiration un petit lieu-dit du Loir-et-Cher, Connival dans la commune de Sargé sur Braye. Remontant le temps jusqu'à l'époque de Jeanne d'Arc, il y invente une épopée. L'histoire met en scène une galerie de personnages à fort caractère : le jeune héros, la sage douairière, le vieux guerrier, l'intrigante, le brigand repent, la jeune fille innocente, et d'autres encore. Tous ces personnages, il va les animer sur trois tomes, qui seront un succès de librairie au début du XIXe.

Mais malgré ce succès, c'est un livre qui a failli disparaître. On en trouve deux tomes sur Gallica, très bien numérisés, mais dont la mise en page d'époque rend la lecture difficile. Le troisième tome a disparu. Introuvable à la BNF. Comme il contenait une courte monographie sur Agnès Sorel, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'un indélicat l'a prélevé pour complément d'information.

Ce n'est pas évident de ressusciter des vieux ouvrages. Ce livre est assez peu présent sur internet. Quand on ne dispose pas d'une riche bibliothèque personnelle, ou des moyens d'acquérir des pièces introuvables chez les bouquinistes, il faut faire feu de tout bois. L'important est de mettre la main sur un exemplaire d'assez bonne qualité pour pouvoir être imprimé. Première étape, sauvegarder ce que l'on a déjà. Gallica met à disposition le texte intégral des documents, généré automatiquement par un logiciel de reconnaissance de caractères. C'est mieux que rien. Mais l'impression ancienne ne vaut rien pour les ordinateurs. Devant la mauvaise numérisation et les caractères au plomb, le logiciel se mélange les lettres comme un enfant de CP. Il a fallu passer des heures à remplacer des '*Pose*' et des '*Bose*' sans parler des '*Prose*'

pour retrouver des '*Rose*'. Voilà une bonne chose de faite.

Mais pour le troisième tome ?

Pour le troisième tome, il aura fallu un peu de chance. Traîner pendant des mois sans succès sur les sites d'enchères en ligne. Se heurter à cette fausse promesse. « Actuellement indisponible, être alerté quand il le redevient ( vous pouvez toujours attendre ! ) »

Jusqu'au jour où une entreprise anglaise décide de monétiser un fonds oublié. La « collection Corvey », collection invraisemblable de M. Victor Amadeus, propriétaire du château Corvey. Un original comme seul l'Angleterre sait en produire. Victor et sa femme Elise, au tournant du XIXe siècle, ont réuni plus de 10 000 titres de littérature populaire, en plusieurs langues. Etrange idée fixe. Ce n'est pas le genre de bibliothèque dont on imagine que les générations futures puissent tirer profit. C'est comme si on retrouvait dans une grande maison de campagne, soigneusement classés et annotés, des rangées entières d'Harlequin et de de Fleuve Noir. Rien d'étonnant à ce que la collection ait sombré dans l'oubli jusqu'aux années 1970. Mais toute chose, conservée suffisamment longtemps devient intéressante. Les archéologues fouillent les coprolithes, les thésards grattent les vieux textes et les entreprises privées monétisent tout ce qui peut se vendre.

Alors nous voilà enfin en possession du troisième tome, conclusion de l'histoire et notice additionnelle sur Agnès Sorel comprises. Reste que le travail de reprise de texte n'a pas été fait par notre entreprise anglaise. Il se sont contentés d'imprimer, brut de fonderie, le scan du document. Après tout, pourquoi pas, cela donne au livre un petit cachet ancien. Mais ce qui n'est que gênant pour l'œil humain est bloquant pour la reconnaissance de caractère. De ce texte imprimé aux caractères au plomb, photographié puis réimprimé au jet d'encre, les OCR ne peuvent rien faire. Quand l'intelligence artificielle fait défaut, il faut faire confiance à l'intelligence tout court. Le troisième tome a dû être entièrement retapé à la main.

Tout cela pour obtenir le livre que vous avez entre vos mains. Maintenant, pourquoi le lire aujourd'hui ?

Sur le plan littéraire, c'est une curiosité. Il se rattache au genre de la pastorale. Genre typique de la littérature française traditionnelle, la romance d'une bergère et d'un beau chevalier dans un cadre idyllique. C'est une rencontre hautement symbolique, unanimiste, entre un chevalier, homme de batailles et de haute culture et une jeune fille toute simple qui le ramènera aux vraies choses de la vie. Avec en arrière-plan cette question lancinante : Tous ces combats et toutes ces politiques, cela en valait-il la peine ? C'est le caractère double du chevalier français, qui doit allier les vertus du guerrier et du trouvère.

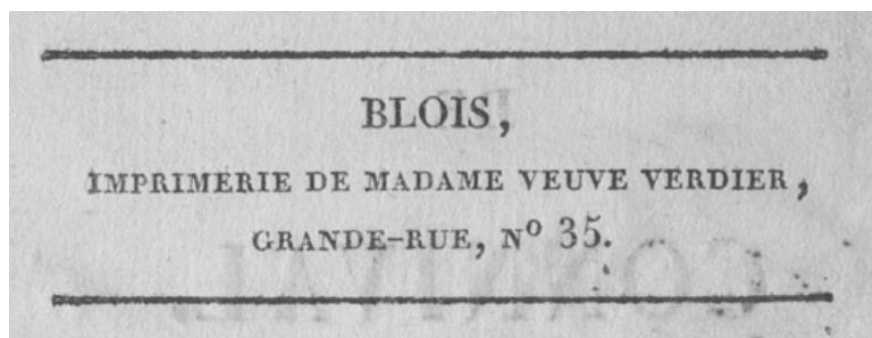
Le personnage de Rose est aussi atypique, moins bergère que riche héritière. Voilà une pastorale marquée par les préoccupations du XIX<sup>e</sup> siècle. Le beau chevalier sera récompensé, non par le retour à la nature mais par l'acquisition d'une rente. Comme tous les genres, la pastorale s'adapte à son époque. Ce qui propose un intéressant jeu de l'esprit : que serait une pastorale pour notre époque ?

Quel serait le cadre champêtre où trouver une bergère dans une littérature qui ne voit la nature que comme promesse de destruction ? Changement climatique partout, vals riants nulle part. Peut-être l'histoire d'amour d'un marsouin retour des Ifoghas avec une agricultrice bio en reconversion.

Ce livre, il va falloir accepter de le lire. Accepter ? Oui, car ce pur produit de la littérature populaire XIX<sup>e</sup> ne fonctionne pas selon les codes auxquels nous sommes habitués : ce roman dégouline de bons sentiments et de morale naïve. Pourtant, il vient d'une époque bien plus dure que la notre. Par compensation, les livres devaient connaître une fin heureuse. Les gentils étaient récompensés et les méchants punis. C'était la logique de l'époque, une forme littéraire qui nous semble aujourd'hui irréaliste. Comment ? Des méchants

punis ? Tout le monde sait qu'ils gagnent à la fin et qu'on ne peut espérer au mieux que des victoires temporaires. C'est la forme littéraire de notre époque. Le moindre de nos polars fait étalage de scènes de tortures qui leur aurait valu interdiction de publication du temps de *Rose de Connival*. Le lire aujourd'hui, c'est aussi désapprendre ces réflexes qui nous poussent à préférer les mauvais sentiments.

Beaucoup d'efforts, et pour quelles fins ? Si vous parvenez à dépasser toutes ces difficultés, vous découvrirez : des complots, des batailles, des intrigues, du courage, des romances. Le secret qui a causé la folie du roi Charles, et comment fut assassiné Charles d'Orléans. L'histoire n'en a pas gardé trace, la fiction le révèle. Tout ce que vous aimez de vos séries préférées, en provenance directe du passé.



ROSE DE CONNIVAL

-

Philibert-Jérôme Gaucher de Passac





## CHAPITRE I.

*Il fut donc des malheurs aussi pour nos aïeux.*

Un roi insensé, une femme infidèle à ses devoirs de reine, d'épouse et de mère, des princes avides, ambitieux et sans foi ; une noblesse sans honneur, sans délicatesse, un peuple factieux et démoralisé ; des troupes sans discipline et se permettant des excès de tout genre ; tels avaient été les tristes éléments du règne de Charles VI, l'une des plus affligeantes époques des annales françaises. Les passions haineuses et cupides se heurtant et se combattant sans cesse, avaient enfanté des crimes de toutes espèces encouragés par l'impunité et souvent par le succès. Quiconque avait une religion, une conscience ou de l'honneur, était sûr d'être dupe, ou victime : il fallait une vertu plus qu'ordinaire pour ne pas partager le délire universel, pour ne pas suivre l'étendard du vice et de la révolte.

La religion même n'était plus un frein suffisant car deux papes à la fois, se disputant les clefs de Saint-Pierre, portaient le trouble dans les consciences et dans l'ordre ecclésiastique. Des prêtres simoniaques et débauchés inspiraient un mépris qui ne rejaillissait que trop sur la religion dont ils étaient les organes indignes.

Enfin la trahison et les discordes civiles avaient rendu les Anglais maîtres des trois quarts de la France : le fléau d'une guerre étrangère s'était joint à ceux qui désolaient déjà notre malheureuse patrie, alors sans esprit national pour repousser l'ennemi commun. Des bandes armées, connues sous le nom de Grandes Compagnies, et commandées par des aventuriers de toutes les classes et de tous les pays, pillaient les campagnes, rançonnaient les villes, et partout où ils se trouvaient en force, exploitaient à leur profit la France qu'ils appelaient la Chambre. Elles servaient de refuge aux brigands, aux gens sans honneur, sans ressources et sans aveu.

Le midi de la France surtout était désolé par ces bandes sanguinaires. Les pointes des rochers, les gorges des montagnes, les endroits resserrés par les rivières étaient défendus par des

forteresses dont étaient maîtres ces bandits qui les avaient enlevées à leurs propriétaires légitimes. De-là, semblables à des oiseaux de proie, ils s'élançaient sur les voyageurs, sur les habitants paisibles, les pillaient, les rançonnaient, les torturaient pour en tirer des aveux de trésors ou de dépôts cachés. L'un d'eux, le terrible Aymérigot - Tête - Noire, maître de plus de quatre-vingts places dans l'Auvergne et le Limousin, affectait le ton, l'indépendance d'un souverain : il conserva son pouvoir et ses richesses jusqu'à la fin de sa vie. Couché sur son lit de mort, entouré de ses farouches lieutenants, il dicte avec calme son testament.

« Tout premièrement je lègue à la chapelle Saint-Georges, pour les réparations, mille et cinq cents francs ; item, à ma mie, qui loyalement m'a servi, deux mille et cinq cents francs et le surplus », dit-il en s'adressant à ses officiers, et leur montrant son coffre-fort : « Vous êtes compagnons et devez être frères, partagez entre vous, tout bellement, et si vous ne pouvez être d'accord et que le diable se mette entre vous, vous voyez là une hache bonne, forte et bien tranchante, rompez l'arche et puis en ait qui en avoir pourra. » En prononçant ces paroles il fut pris d'une horrible convulsion et il expira.

A peine eut-il fermé les yeux que, se conformant à ses dernières volontés, l'un de ses officiers saisit la hache et frappant à coups redoublés sur les madriers de chêne qui formaient la caisse massive, parvint à mettre le couvercle en pièces, et découvrit aux yeux avides des brigands un amas confus de pièces d'or et d'argent marquées à tous les coins et de tous les pays. Faire un partage régulier n'aurait pu s'accorder avec leur impatience tous se précipitèrent, se poussèrent, se frappèrent pour avoir leur part du riche butin, et le coffre fut vide en peu de temps. Un jeune homme à la fleur de l'âge, repoussé par des athlètes plus vigoureux, n'avait pu arriver que des derniers et s'était saisi d'un petit sac de cuir, placé au fond, et le seul qui fût dans la caisse. Il s'empressait de le cacher dans ses vêtements, lorsque le cri « Aux armes ! » se fit entendre dans la forteresse. En un instant la chambre fut déserte et Aymérigot resta seul sur son lit de mort.

Cette alarme était causée par le chevalier Gaucher qui, à la tête des troupes royales, escaladait les murs de ce repaire, mal gardés en ce

moment, et taillait en pièces tout ce qu'il rencontrait. Les brigands erraient de tous côtés pour se mettre en sûreté et trouvaient la mort ou la captivité. Quelques-uns rachetaient leur vie en abandonnant l'argent qu'ils venaient de piller, d'autres voulant le défendre, résistaient autant qu'ils le pouvaient et finissaient par succomber sous le fer des assaillants. Enfin tout fut tué, pris ou dispersé. Quelques-uns se sauvèrent par une issue souterraine qui conduisait hors de la forteresse, et telle qu'en avaient presque tous les châteaux de ces contrées : quelques-uns de ces souterrains s'étendaient jusqu'à une lieue de distance. On en attribuait la construction à Renaud de Montauban qui, par le conseil de l'enchanteur Maugis<sup>1</sup>, son cousin, avait fait pratiquer ces chemins obscurs pendant la guerre qu'il soutint contre Charlemagne.

Le jeune homme dont nous avons parlé, fut du nombre de ceux qui s'échappèrent ainsi, et nous le verrons reparaitre dans le cours de cette histoire. Il était accompagné d'un personnage jeune encore, quoique plus âgé que lui de plusieurs années, et avec qui il était intimement lié. Lorsqu'ils furent arrivés à la sortie du souterrain qui se terminait par une caverne au milieu des bois :

« — Qu'allons-nous devenir ? dit Foulques, le plus jeune, à son compagnon ; on va battre les environs et nous ne pouvons manquer de tomber entre les mains des troupes de Gaucher ; les paysans que nous avons pillés et vexés de toutes les manières sont nos ennemis et ne nous feront pas de quartier.

— Tu oublies donc, répondit Arnould, le plus âgé, que par mon premier état j'ai des relations dans presque toutes les abbayes ?

— Bon, un moine apostat peut-il être accueilli par ses anciens confrères ?

— Qui le sait dans ces provinces ? Les papiers que je conserve précieusement, une histoire bien faite, nous ferons recevoir comme

---

<sup>1</sup> Maugis est un enchanteur et un larron de la légende des quatre fils Aymon, cousin de Renaud de Montauban et de ses frères. Dans la Chanson de Maugis d'Aigremont, il conquiert le cheval Bayard et l'épée Floberge afin de les donner à Renaud. Il joue un rôle important dans la Chanson des quatre fils Aymon, en se jouant plusieurs fois de l'empereur Charlemagne. Il termine sa vie en ermite, dans les Ardennes.

des victimes du parti Bourguignon dans les couvents de l'obédience du Pape d'Avignon. Tâchons seulement de trouver des vêtements qui nous déguisent mieux que cet attirail guerrier, trop redouté dans le pays.

— Mais où nous adresser avec sûreté, pour faire ce que tu proposes ?

— N'importe le lieu, l'argent ou la force nous procureront ce dont nous avons besoin : j'ai conservé de l'or et ma vie en sacrifiant à un soldat de Gaucher, l'argent dont j'avais rempli mon casque.

— Quant à moi plus faible, dit Foulques, je n'ai pu arriver que le dernier au coffre-fort et voilà ma prise. »

Il tira le petit sac de cuir et le montra à Arnould qui se moqua de cette capture, et promit au reste de partager avec lui en frère. Cependant ils furent curieux de voir ce que contenait cette espèce de bourse dont l'extérieur noir et sale n'annonçait rien de bien précieux ; mais quel fut leur étonnement en la trouvant remplie de fort gros diamants et d'autres pierres précieuses.

« Tu es plus riche que moi - dit Arnould - mais pour le moment nous ne pouvons guère faire usage de ce trésor, il faut attendre que nous soyons dans une grande ville. »

Après ce colloque, ils pensèrent à sortir de la forêt ; mais avec précaution de peur d'être rencontrés par leurs ennemis. Arrivés à la lisière du bois ; indécis sur la route qu'ils suivraient, ils aperçurent deux pèlerins qui semblaient se diriger vers l'Italie.

« Voilà ce qu'il nous faut, s'écria Arnould, sous ce déguisement nous ferions en sûreté le tour du monde. » La frayeur déterminait les deux voyageurs à se prêter sans résistance à l'échange des vêtements; les brigands ne gardèrent que leurs poignards et marchèrent vers une riche abbaye de bénédictins qu'ils savaient exister à quelques lieues plus au nord. Laissons-les cheminer ainsi de couvent en couvent, et voyons ce qui se passa quelques années après dans le Maine. C'était le 5 août 1392, Charles VI, qui avait déjà laissé voir des symptômes de sa triste maladie partit du Mans pour conduire son armée contre le duc de Bretagne et venger l'assassinat du connétable de Clisson par Craon, à qui le duc

donnait asile et dont on l'accusait d'être le complice.<sup>2</sup>

Le roi était plus abattu, qu'à l'ordinaire ; à peine toucha-t-il aux mets qui lui furent présentes avant que de monter à cheval : il paraissait morne et stupide. Malgré la chaleur excessive, il était revêtu par-dessus ses armes d'un Jacques ou surtout de velours noir; un chaperon d'écarlate, surmonté d'un chapel garni de perles, couvrait sa tête. Il traversait une forêt à quelques lieues du Mans, sur la route d'Angers, accompagné de peu de monde ; car on s'était éloigné de lui pour. éviter de l'incommoder par la poussière. Il n'y avait pas longtemps qu'il était entré dans le bois, lorsqu'un inconnu, couvert d'une robe blanche, ayant la tête et les pieds nus, s'élança subitement d'entre deux arbres, saisit la bride de son cheval en lui criant d'une voix menaçante: « Roi, ne chevauche plus avant, mais retourne, car tu es trahi. »

Cet homme avait la physionomie égarée, l'air furieux et terrible. Charles glacé d'horreur à cet aspect imprévu, ne donna d'autre signe de l'impression qu'il faisait sur lui, que par l'altération de son visage et par une espèce de frémissement. Quelques hommes d'armes qui se trouvaient auprès de lui frappèrent sur les mains de ce spectre vivant, ce qui le contraignit de lâcher les rênes du cheval, il se retira sans que personne songeât à l'arrêter ; on ne daigna pas même s'informer de qui il pouvait être.

On sait quel terrible accès de frénésie suivit peu après cet événement et que, depuis cette époque, le roi en eut des attaques plus ou moins fréquentes jusqu'à la fin de sa vie, en 1422, trente années après.

Quels furent les instigateurs de cet attentat ? On ne peut douter que les ducs de Bourgogne et de Berry ne fussent opposés à l'expédition que Charles voulait faire en Bretagne, pour réclamer le lâche Craon, l'assassin du connétable de Clisson. On avait tenu un conseil secret au Mans, et l'on avait imaginé que cette apparition aurait un effet immanquable sur l'esprit déjà affaibli du monarque, et dans un siècle où la superstition égalait la corruption. Raoul d'Ottonville, gentilhomme normand, attaché à la maison de Bourgogne et qui avait connu Foulques dans les. Grandes Compagnies dont lui même

---

<sup>2</sup> (NdA) Histoire de France. Tome 12, page 116.

avait fait partie, l'indiqua comme propre à remplir le rôle du prétendu spectre. Il savait que depuis long-temps il avait dissipé le prix des diamants qu'il avait eu pour sa part des dépouilles d'Aymérigot - Tête - Noire ; il savait qu'il était sans ressource, sans asile et que sa mauvaise conduite l'avait fait bannir de sa famille.

La promesse d'une forte récompense et de là protection du duc de Bourgogne, déterminèrent facilement cet homme nourri dans le brigandage à accepter une commission dont il ne calculait pas les conséquences, qui d'ailleurs ne l'eussent peut-être pas effrayé. Il ne fut ni poursuivi ni recherché : il disparut dans la forêt où il avait commis son attentat, et sa propre confession a pu seule, après bien des années, faire connaître qu'il en était l'auteur. Il resta depuis attaché à la maison du prince qu'il avait servi, et sous son fils, d'Otonville put encore en faire un agent aveugle d'un crime plus noir et plus atroce, s'il est possible, d'un crime dont les suites furent sur le point d'entraîner la ruine totale du royaume.

Les scélérats de cette espèce ne sont pas rares dans les temps de troubles et de factions ; mais laissons celui-ci suivre son odieuse carrière, puisque le ciel l'a permis, et tâchons de nous délasser par la vue de tableaux plus riants et plus doux.

## CHAPITRE II.

### *Confiance et innocence marchent de compagnie.*

Bien des années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons d'esquisser rapidement. Le fils de l'infortuné Charles VI, malgré les persécutions de son odieuse mère, était monté sur le trône, et luttait avec des succès divers contre l'usurpation anglaise. Quelques cantons, sous son autorité, jouissaient par intervalle d'une certaine tranquillité. Dans un de ces lieux alors privilégiés, sur les bords riants de la Braye, petite rivière qui séparait du Maine, à l'ouest, les domaines du comte de Vendôme, habitait la jeune Rose, crue fille d'un riche cultivateur, et qui, après avoir passé ses premières années auprès de la dame d'Auvine, était rentrée dans la maison paternelle, avec des idées peut être trop élevées pour son état et pour son bonheur. On était au mois de mai, l'orient brillait des premiers rayons de l'aurore sa chaleur développait les plantes et pompait les perles de rosée dont elles étaient couvertes ; du calice des fleurs s'exhalaient des odeurs aromatiques qui semblaient être l'encens qu'offrait à la divinité la nature reconnaissante de ses bienfaits, un air pur, un ciel sans nuages le printemps, enfin, paré de tous ses charmes, répandaient dans, tous les cœurs, cette ivresse indéfinie, qui les dispose aux plus vives impressions. L'âme proménée sur les ailes brillantes de l'imagination, s'abandonnait à un torrent de délices et se livrait aux flatteuses illusions: Rose venait de conduire quelques bestiaux dans une aulnée voisine du manoir où s'étaient écoulées plusieurs années de son enfance ; la rivière l'en séparait, mais son cœur franchissait cet obstacle et se rappelait les doux soins du jeune d'Auvine, page de Louis de Bourbon, vingt-deuxième comte de Vendôme. Son innocente imprévoyance se livrait sans contrainte, comme sans calcul, au sentiment qui l'attachait à l'aimable Ernestan ; il occupait toutes ses pensées, sans que pourtant, elle redoutât le moindre danger : elle ignorait qu'il est des moments où le cœur égare l'esprit, et que rarement la raison soutient l'éclat du flambeau de l'amour. Rose ne

songeait ni à l'intervalle que semblait mettre la naissance entre elle et le noble damoiseau d'Auvine, ni aux projets que son père Albert pouvait avoir formé pour elle. D'ailleurs la petite noblesse de ces cantons, nombreuse et pauvre, réparait souvent sa fortune par des alliances avec les riches héritières d'une classe inférieure, et la voix de l'intérêt faisait taire celle du préjugé. Chaque quart de lieue offrait dans ce pays, comme dans toute la France, un petit manoir seigneurial dont le propriétaire relevait d'un puissant suzerain, qui lui-même rendait foi et hommage à un comte ou à un duc. Le modeste manoir d'Auvine avait pour seigneur immédiat celui du Châtelier, qui relevait des comtes de Vendôme ; or le comte de Vendôme reconnaissait alors la suprématie des comtes d'Anjou, vassaux immédiats de la couronne : ainsi dans la hiérarchie féodale Auvine n'était qu'un fief au quatrième degré.

Connival, qu'avait acquis le père de Rose, était aussi un petit manoir noble ; mais le propriétaire ne l'était pas, et c'était la seule différence qui existait entre le propriétaire d'Auvine et celui de Connival ; mais il remportait sur le gentilhomme par la richesse. Recueillant tout le fruit de sa propriété sans être obligé de vivre noblement, ni de faire personnellement aucun service militaire à ses dépens, sa fortune allait toujours croissant, tandis que celle de son noble voisin suivait une marche toute opposée.

Au reste revenons à Rose, dont les regards se portaient souvent vers une garenne située sur la côte opposée, où son jeune ami l'attendait depuis longtemps, et qu'il avait pris soin d'embellir pour elle : représentez-vous un bois tel qu'en cherche en été l'habitant des villes ; fatigué du bruit, il y trouve un moment de repos, l'ombre et la fraîcheur ; il y médite en paix des projets aussi doux, aussi simples que le paysage qui s'offre à ses regards ; il y oublie les traits de la calomnie, les propos de l'amour-propre offensé ; les débats politiques, les caquets de la médisance ; son âme s'élève au-dessus des petites misères de la vie humaine, il jouit des beautés de la création, de l'émail des prairies, de l'aspect de la campagne qui l'environne. Ce ne sont point les bords de la Seine, ornés par l'art plus que par la nature, ni les brillantes plaines de la Loire et de la Limagne, ni les vues majestueuses de la belle Italie ; mais un site plus rapproché dont on saisit mieux l'ensemble, dont on observe mieux



les détails. Une faible rivière fertilise les riantes prairies d'un vallon étroit et coule au pied d'un coteau, d'où elle s'éloigne quelquefois pour tracer un ruban argenté qui rejoint bientôt la colline rivale, s'en éloigne promptement pour revenir à celle qu'elle semble regretter et que cependant elle va quitter encore. Le bois qui couronne un de ces coteaux, s'étend sur la pente et vient ombrager les bords tortueux de la rivière ; la nature y forme, sans le secours des hommes, ces routes couvertes, ces salons de verdure tapissés de mousse et de gazon, que l'art imite et embellit dans les bois de Chantilly, séjour d'une suite de héros illustres chers à la France ; dans ceux d'Ermenonville qui vit finir les destins du génie bizarre et sensible qui nous peignit Julie et Saint-Preux<sup>3</sup> ; dans ceux d'Anet, parcourus tour-à-tour par la belle Gabrielle<sup>4</sup>, par le grand Vendôme<sup>5</sup> et par le prince religieux et bienfaisant<sup>6</sup> qui protégea le chancre aimable de Galatée et de Numa<sup>7</sup>.

Plus simple, plus rustique peut-être, mais non moins agréable, était alors le bosquet où le bel Ernestan attendait depuis longtemps la jeune pastourelle, maîtresse souveraine de toutes ses affections.

Assis sur un banc de gazon qu'il avait élevé de ses propres mains au pied d'un chêne entouré de chèvrefeuilles, il chantait pour

---

<sup>3</sup>Jean-Jacques Rousseau, auteur de 'La nouvelle Héloïse', récit des amours malheureuses de Julie d'Etanges et de son précepteur Mr de Saint-Preux.

<sup>4</sup>Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV.

<sup>5</sup>César de Vendôme, fils légitimé de Gabrielle d'Estrées et du roi Henri IV. Ce grand seigneur, orgueilleux et turbulent, passera une partie de sa vie à comploter contre Richelieu d'abord, contre Mazarin ensuite. En compagnie de ses deux fils, les ducs de Beaufort et de Mercœur, il devient l'un des principaux animateurs de la cabale des Importants qui, après la mort de Louis XIII, cherche à imposer à la régente la tutelle des grands seigneurs. Anet dont César a hérité en 1623 est alors pour celui-ci et sa famille tantôt un abri sûr, tantôt une résidence imposée

<sup>6</sup>Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, amiral et grand veneur de France

<sup>7</sup>Jean-Pierre Claris de Florian. Ecrivain français Il laissa des chansons, dont la célèbre *Plaisir d'amour*, des pastorales (*Galatée*, 1783, d'après Cervantès), des romans historiques (*Numa Pompilius*, 1786), des *Fables* (1792), des *Nouvelles*. Les morales de certains de ses apologues sont encore citées couramment, comme « Pour vivre heureux, vivons cachés » (*Le Grillon*), « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées » (*Le Vacher et le Garde-chasse*)

charmer le temps de l'attente, en s'accompagnant sur le théorbe<sup>8</sup>, un lai qu'il avait composé pour elle ; car l'amour est l'Apollon de la jeunesse, et l'objet de ces chants novices les trouve bien supérieurs à ceux d'un talent plus exercé. Rose approche, elle entend la voix de son jeune ami et se hâte de chercher l'endroit guéable de la rivière qui la sépare de lui ; elle atteint la lisière du bois, s'arrête, écoute, ose à peine respirer, craint d'agiter le feuillage, et de perdre quelques accents de cette voix qui la séduit. Peut-être cette naïve production eût-elle été critiquée à la cour de Vendôme ; mais la simple habitante du vallon de la Braye y trouva l'expression des sentiments qu'elle désirait dans le cœur de son page bien-aimé. Le front et les joues colorées des nuances de la pudeur et de l'émotion ; les yeux pleins d'une tendresse timide, elle se montre à Ernestan qui vole au-devant d'elle, lui prend la main et la fait asseoir sur son banc de gazon.

Levé avant l'aurore, l'aimable damoisel a dépouillé la prairie de fleurs pour en orner cet endroit de la garenne ; il a joint et entrelacé les branches pour empêcher le soleil d'y pénétrer. La rose de tous les mois y entrouvre déjà ses jeunes boutons et le lilas y répand son doux parfum ; sur des feuilles de lierre sont les premiers fruits de l'année, la fraise parfumée et la guigne précoce, auprès est un vase de lait dont la blancheur contraste avec le rouge éclatant des fruits et le vert du feuillage. Rose voit tous ces apprêts ; elle serre la main de son ami qui se trouve heureux et payé de ses soins ; car élevé auprès de la vertueuse Blanche de Roussy, comtesse de Vendôme, il avait conservé les mœurs pures qui régnaient encore dans cette petite cour, les principes de religion et d'honneur que lui avaient inspiré la dame d'Auvine et le respectable pasteur de Savigny, ses premiers guides.

Assis bien près l'un de l'autre ils font ensemble le déjeuner de l'innocence et de l'amour, Ernestan la considère avec un doux intérêt ; elle détourne les yeux d'un air d'embarras : « Que ce lieu est frais, dit-elle, que ce jour est beau !

— Oui, sans doute, répond-il ; car tu l'embellis pour moi ; toi seule,

---

<sup>8</sup> Instrument à cordes pincées — une sorte de grand luth — créé en Italie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ( anachronisme, donc)

aux yeux de ton ami, est le charme de la nature et l'ornement du vallon.

— Écoute ces oiseaux, Ernestan, le rossignol chante encore sur cette aubépine fleurie, l'alouette gazouille au-dessus de ce champ où l'épi n'est pas sorti de sa tige verdoyante, et le bouvreuil, ennemi de nos jeunes bourgeons, joint son ramage à ceux des habitants ailés de ce taillis.

— Veux-tu ma Rose, veux-tu me rendre plus heureux ; fais entendre ta charmante voix : le gosier du rossignol n'égale pas le tien en douceur et en délicatesse.

— Ma voix je le sais bien, doux ami, est sans art et mes chants sont enfants de la nature ; tu en as entendu de bien plus soignés à la cour de Blanche, à celle du roi Charles, ou tu l'as accompagné ; moi je ne connais que la voix lourée<sup>9</sup> de la jeune Adèle de la Brunélière, celle de Lucinde de Vendômois, cette aimable sœur de Jeanne, notre nouvelle dame de Savigny, dont on dit tant de mal ; je l'ai vue avec sa sœur chez ta noble mère et quoiqu'elle soit belle, je ne puis l'aimer, sans pouvoir me rendre raison de l'éloignement que j'éprouve pour elle ; mais elle a l'air si fière avec nous autres pastourelles !

— C'est, bonne Rose, parce que la colombe ne peut aimer l'aigle qui peut la déchirer ; car cette Jeanne est aussi dangereuse qu'elle est belle.

— Oui, ils disent qu'elle a employé la magie et dit des paroles, pour se faire aimer de Jean de Bourbon-Carency et qu'il est ensorcelé. Ces sortilèges, dit en riant Ernestan, ne sont que l'astuce et la coquetterie ; mais ne nous occupons plus d'elle, et que ta chanson me la fasse oublier.

— Eh bien soit, je vais chanter, puisque ton indulgence m'encourage et que ton cœur m'applaudirait mais à condition que tu me raconteras ce que tu sais de cette singulière histoire, ainsi que celle de la bonne comtesse que tu as servi, et du brave Louis, son époux, qu'on dit prisonnier de ces anglais qui font tant de mal à

---

<sup>9</sup> Terme de musicologie. Qualifie un mode d'attaque de notes liées et appuyées

notre France »

Le damoiseil promet à Rose de satisfaire sa curiosité, et Rose chanta une pastorale qu'on disait avoir été composée par Brunel, vieux guerrier ami des bergères, retiré avec sa femme et sa fille dans un petit manoir non loin de celui d'Auvine et de la forteresse de Savigny ; la voici mais dans un style un peu plus moderne que celui du temps de Brunel.

*Amour au bocage  
Donne ses leçons,  
L'écho du rivage  
Redit ses chansons ;*

*Loin de sa compagne,  
Ramier inconstant,  
Va dans la campagne  
Toujours voltigeant ;*

*Mais prison cruelle  
Bientôt le surprend,  
A tout infidèle  
En advienne autant.*

*Amour au bocage, etc.*

*Amour du volage,  
Prit pitié, dit-on,  
Et brisant sa cage,  
Répète au fripon :*

*« De la tourterelle  
Ne suis plus les pas,  
Va, sois plus fidèle,  
Et n'y reviens pas ».*

*Amour au bocage, etc.*

*Oiseau de passage,  
Brise son lien ;  
Souvent jeune page  
Est un peu vaurien :*

*Ce malin adage  
N'est pas pour le mien ;  
Bel ami plus sage  
Chérit son lien.*

*Amour au bocage, etc.*

*Si dame coquette  
Le veut pour ami,  
Songeant à Rosette,  
Il répond nenni ;*

*De son doux servage  
N'appréhende rien,  
Patron du village,  
Garde-le moi bien.*

*Amour au bocage, etc.*

« Oui, tu es la rose de mon cœur, dit Ernestan avec transport, quand elle eut fini sa chanson, sois-le pour la vie. Viens demain saluer ma mère, tu sais qu'elle t'aime. Je lui dirai : voilà ma douce amie, vous savez comme elle est bonne, voyez comme elle est belle ; daignez en faire votre fille et me rendre à jamais heureux ! Ma mère me chérit, je suis un peu son enfant gâté ; nous l'embrasserons, nous la cajolerons : elle se laissera gagner et consentira à faire mon bonheur. Tu resteras auprès d'elle, tu remplaceras ma sœur, mariée depuis peu au jeune Ronsard de la Garlière, et sans t'éloigner de ton père, tu seras l'ange de notre maison. » Rose sourit à ces projets et promit de les seconder.

Elle allait demander les récits promis par le damoiseau ; mais le temps s'écoule rapidement quand on le passe à rêver le bonheur : elle s'aperçut que le soleil s'approchait du milieu de sa course ; bientôt l'Angélus se fait entendre dans les différentes paroisses et annonce la dételée et la rentrée des bestiaux. Les belles histoires sont remises au soir ; mais Ernestan devait à son tour venir trouver Rose dans un lieu voisin de Connival, sous un grand chêne qui domine la prairie. Rose traverse la rivière dont les eaux basses roulent sur un fond pierreux et effleurent à peine sa chaussure. Elle retourne chez Albert, le cœur satisfait, jouissant du présent, rêvant à l'avenir et le colorant des nuances riantes de son imagination.

### CHAPITRE III.

*Le pur sang des Bourbons n'en est point altéré.*

*Du Bellay.*

Demander si le damoiseil d'Auvine fut exact au rendez-vous serait demander si l'hirondelle revient trouver son nid au printemps, si le soleil reparaît chaque matin sur l'horizon. Il était à l'heure dite sous le grand chêne et Rose y fut bientôt à ses côtes, réclamant le récit que lui avait promis son jeune ami.

« Tu as entendu souvent chez ma mère parler de la fatale bataille d'Azincourt, en 1415 ; elle a mis l'état à deux doigts de sa perte, et depuis ce temps notre jeune monarque lutte contre les Anglais pour reconquérir son royaume qu'ils veulent envahir. Cette cruelle journée a porté le deuil dans la moitié des familles de France : tant de princes, de chevaliers et d'hommes d'armes y ont trouvé la mort ou la captivité ! C'est dans ce champ fatal que ma mère a perdu un époux et moi un père : il est tombé en voulant défendre le comte de Vendôme ; mais s'il lui a sauvé la vie en succombant sous les coups de l'ennemi, il n'a pu lui conserver sa liberté. Louis de Bourbon subit le sort de son cousin le duc de Bourbon, du duc d'Orléans, du comte d'Eu et de tant d'autres.

« J'étais auprès de la comtesse, de la belle et vertueuse Blanche, lorsque cette nouvelle parvint dans les murs de Vendôme ; sa douleur fut sans bornes : elle versa des torrents de larmes et ne voulait recevoir aucune consolation.

« Le pieux abbé de la Trinité de Vendôme, Yves de Lafont, eut seul le pouvoir, par ses exhortations, de la rappeler à des sentiments de résignation et d'espérance ; mais sa santé, altérée dans ses sources par ce coup imprévu et par d'autres causes que l'on connaîtra sans doute un jour, est restée chancelante et menace à chaque instant de la voir enlever de ce monde et à ce comté où elle fait tant de bien et console tant de malheureux

« Cependant le frère du comte Louis, Jean de Bourbon-Carency, seigneur de Savigny, était depuis longtemps enlacé dans les filets d'une femme belle, ambitieuse, intrigante et douée de tous les genres de séduction. Tu vois d'ici ce clocher qui termine la belle

savane<sup>10</sup> de Savigny, c'est celui de Bessé, bourg sur la rive droite de la Braye et qui dépend du comté du Maine. C'est là qu'est née Jeanne de Vendômois fille d'Hamelin de Vendômois et d'Alix de Bessé ; elle était femme de Gervais de Ronsard, seigneur de la Poissonnière<sup>11</sup> ; mais elle avait quitté son mari, pour s'attacher au prince, encore marié à Catherine d'Artois, et elle en avait eu deux enfants. Catherine d'Artois étant morte à Carency, il y a environ deux ans, Jean de Bourbon, pressé par sa maîtresse, voulut l'épouser, malgré l'opposition de tous les Bourbons. Il s'adressa à Adam Chastelain, évêque du Mans, dans le diocèse duquel sont situés Savigny et la Poissonnière. Ce prélat, pour faire cesser un scandale de mœurs, crut devoir passer par-dessus les lois de l'état, et adressa au curé de Savigny qui avait ménagé toute cette affaire, une permission de mariage pour Jean de Bourbon-Carency et Jeanne de Vendômois dont le mari avait peu survécu à Catherine d'Artois. Muni de l'autorisation de son supérieur, le curé se hâta de former cette union qui eut lieu le 3 septembre 1420, le secret n'en fut pas longtemps gardé et tous les Bourbons ont protesté contre cette union illégale dès qu'ils en ont eu connaissance. Cependant on croit généralement qu'à force d'intrigues, l'ambitieuse Jeanne parviendra à le faire reconnaître et à faire légitimer ses enfants, même ceux nés du vivant de son premier mari<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> Très étrangement, ce mot n'apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle que dans un contexte nord-américain. Pour le dictionnaire de l'Académie de 1835, il s'agit du 'nom que l'on donne au Canada, et plus généralement sur le reste de ce continent aux 'vastes prairies, cultivées ou sauvages'. Le dictionnaire de l'Académie de 1798 n'en fait pas mention.

<sup>11</sup> (NdA) Grand-père du poète Ronsard

<sup>12</sup> (NdA) Elle ne réussit cependant que longtemps après : le 5 mai 1438, Jean de Bourbon obtint des dispenses du pape, Eugène IV, qui validaient le mariage et légitimaient les quatre enfants déjà nés, qui étaient Louis, Pierre, Jacques et Philippe de Bourbon. Cependant avant cette légitimation religieuse, il vivait eu déjà des difficultés élevées sur leur état civil, par leur tante, Marie de Bourbon, veuve du seigneur de Croix, et par Jacques d'Armagnac, devenu comte de la Marche, du chef d'Éléonore de Bourbon sa mère, nièce de Jean de Bourbon. Une transaction du 31 mars 1460, homologuée au parlement le 5 mars suivant, concilia par la suite toute cette affaire. Le mariage fut déclaré valable, et trois enfants encore vivants, Pierre, Jacques et Philippe, furent reconnus légitimes ; mais à cette époque, Jean de Bourbon-Carency était mort, ainsi que son fils adultérin, Louis, seigneur de l'Écluse.